

Pensée chinoise, pensée occidentale : une esquisse des différences, avec François Jullien



François JULLIEN

est ancien élève de l'École normale supérieure, philosophe et sinologue, professeur à l'Université Paris Diderot, membre de l'Institut Universitaire de France. Il a également été étudiant dans les Universités de Pékin et Shanghai entre 1975 et 1977 et séjourné de façon prolongée à Hong-Kong et au Japon.

Il est entre autres l'auteur de *Éloge de la fadeur*, *Traité de l'efficacité*, *Le Détour* et *l'accès*, *Nourrir sa vie*.

Centrale Marseille Alumni - La Chine a-t-elle été un coup de foudre pour vous ?

François Jullien - Non, s'il y a désir, c'est de la philosophie. La question n'est pas d'aimer ou de ne pas aimer la Chine.

Je suis philosophe et donc héritier de la pensée grecque. Mais j'ai choisi de prendre du recul avec la philosophie européenne et, pour cela, j'ai dû trouver un contexte de pensée à l'écart de l'Occident. Ce qui m'intéressait, c'est le fait que la culture chinoise est aussi développée que celle de l'Europe, mais que son développement s'est réalisé indépendamment de cette dernière, au moins jusqu'à la fin du XVI^e siècle. À la différence du monde indien, lié à nous par la langue, et arabe, lié à nous par l'histoire.

Cette extériorité permet un dépaysement de la pensée et je souhaite exploiter celui-ci pour interroger les partis pris de la pensée européenne. Par une stratégie oblique, permettant une sorte de prise à revers : de façon à interroger de biais ce à quoi notre pensée est adossée, et ainsi dresser un vis-à-vis – non pas une comparaison, car nous n'avons pas de cadre commun pour cela – entre les deux cultures.

Ce projet est de mettre en regard deux pensées, la chinoise et l'euro-péenne, qui se sont développées sans contact l'une avec l'autre, à quoi sert mon enquête philosophique. Je mets en œuvre un détour et retour sur la pensée européenne pour l'interroger sur ce qu'elle n'interroge pas, l'*impensé* de sa pensée. Exemples : notre rapport à l'esthétique, la conception de la nature, celle de l'histoire, mais aussi la stratégie et l'efficacité.

CMA - La question de l'efficacité, que vous avez longuement abordée, et son rapport au temps paraît fondamentale aux entrepreneurs européens qui arrivent en Chine car ils ne semblent pas trouver leurs repères.

FJ - J'ai distingué deux façons de concevoir l'efficacité : l'une, qui nous vient des Grecs, procédant par modélisation ; l'autre, que nous découvrons en Chine, s'appuyant sur la maturation des processus. Cela entraîne effectivement une différence dans la conception du « temps ». La

Chine n'a pas développé une conception aristotélicienne du temps, comme « nombre du mouvement selon l'avant et l'après ». Les Chinois sont plutôt intéressés par l'alternance des saisons et le développement de la durée ; ils n'ont pas pensé « l'éternité », celle-ci supposant une métaphysique de l'Être comme chez Platon et Plotin, mais réfléchissent en termes de capacité investie (de) : de ce qui ne se tarit pas, le sans fin, « l'inépuisable ».

La Chine est donc attachée à la cohérence des déroulements, dans le temps long, plutôt qu'au surgissement des événements et à l'action héroïque. Une expression chinoise, qui me paraît précieuse, est celle de transformation silencieuse. À l'arrière-plan de la pensée chinoise, il y a l'agriculteur et l'image de la plante qui mûrit sans qu'on s'en rende compte ; mais dont on constate enfin que le fruit est mûr. On ne voit pas la plante grandir, mais on en constate le résultat.

Deng Xiaoping n'est-il pas lui-même le grand « transformateur silencieux » de la Chine contemporaine ? Il a pris la Chine socialiste, à la mort de Mao, en 1976, et l'a rendue hyper capitaliste et boulimique d'enrichissement – mais cela sans coupure radicale ni grand événement. Le cas est unique : cette « maturation » s'est faite progressivement, et on commence seulement aujourd'hui à en percevoir les résultats.

CMA - Ainsi, avez-vous des conseils à donner aux entrepreneurs qui voudraient aborder la Chine ?

FJ - Mon premier conseil sera de prendre pied, de tisser sa toile, donc de s'inscrire dans la durée. C'est-à-dire de trouver du potentiel de situation, plutôt que de projeter un plan dressé d'avance. Le bon stratège, en Chine, est celui qui sait percevoir des facteurs porteurs au sein même de la situation, de façon à en tirer progressivement parti et de renverser la situation à son profit. C'est ce que j'explique dans mon *Traité de l'efficacité*.

André Chieng traite de cas concrets de ce genre dans son livre *La pratique de la Chine* : où l'on voit comment la philosophie peut éclairer le management.

CMA - Que penser de la question de la démocratie en Chine ?

FJ - N'évitons pas la question, en effet. On doit parler de la démocratie en Chine et des Droits de l'Homme. Les personnes qui prennent position sur ce sujet se rangent d'habitude en deux catégories. Ceux qui, d'une part, se recommandent d'un universalisme facile, pour qui il existe une universalité culturelle donnée d'emblée : toutes les cultures ont un même socle, des valeurs communes, etc... En face, les relativistes paresseux, refermant chaque culture sur ses traits spécifiques, comme s'il s'agissait là d'une idiosyncrasie unique, et même exclusive.

Il s'agit donc de dépasser ce double écueil, d'autant plus dangereux que les Chinois ont eux-mêmes relayé ce

culturalisme par le nationalisme de la Sinité, se substituant au socialisme d'antan.

La démocratie appartient-elle à toute pensée humaine ? En Grèce, elle repose sur la notion de liberté. Jean-Luc Domenach affirme, comme une évidence : « la liberté, tout le monde la veut ». Je réponds qu'il faut distinguer. Les Grecs eux-mêmes avaient plusieurs termes. La liberté peut consister en « faire ce qui me plaît » (*exousia*), ce qui est effectivement le plus communément désiré ; ou bien en liberté proprement politique, de participation aux institutions (*eleutheria* : chose grecque qui a constitué la Cité) ; ou bien encore en « franc-parler » (*parresia*). Si l'on ne distingue pas ces sens, on mélange tout, et l'on retombe dans cet « universalisme facile » que j'ai dénoncé.

CMA - Chaque révolutionnaire dans l'histoire de la pensée s'est à un moment ou à un autre mis en regard de la pensée convenue de l'époque, a regardé là où les autres ne regardaient pas. Pensez-vous être un révolutionnaire et tomber sur quelque chose d'inattendu ?

FJ - Chaque philosophe est un révolutionnaire de la pensée ; si on ne l'est pas, on est professeur de philosophie. Comprenez que, pour moi, la Chine est un cas expérimental. Mais pour cela, il faut devenir sinologue et procéder patiemment : non seulement apprendre le chinois classique mais encore lire les commentaires, c'est-à-dire entrer dans la lecture chinoise et dans sa tradition. Car, tandis que la culture européenne ne cesse de valoriser la rupture qu'elle introduit dans sa propre histoire, la Chine procède plutôt par filiation progressive ou, encore une fois, par « transformation silencieuse ». Tout passe par la filiation maître-disciple. Souvenez-vous de Confucius : « je n'ai rien créé, je n'ai fait que transmettre ». Et de Bergson, en regard : « Chaque grand philosophe vient dire non au précédent ».

Pour le philosophe sinologue, il est impossible de ne pas commencer par dé-catégoriser pour re-catégoriser ensuite, en faisant retour sur les conditions de sa propre pensée. Mais il faut y travailler patiemment, de façon locale, en se gardant des généralités. C'est ainsi que je tisse une sorte de filet problématique, entre l'Europe et la Chine, pour capter leur impensé.

CMA - Ces valeurs et fondements de la pensée chinoise s'appliquent-ils toujours aujourd'hui ? Quelle a été l'influence de l'Occident en Chine ?

FJ - Au cours de l'histoire, l'Europe est allée deux fois en Chine. Par les missions d'abord, qui y ont peu prospéré. Puis l'Occident revient à la fin du XIXe siècle : il y revient avec la force, celle-ci adossée à la science modélisée et appliquée à la « nature », telle qu'elle s'est développée en Europe. C'est celle-ci que les Chinois devront emprunter.

Mais renoncent-ils pour autant à leur propre culture ? Car la culture ne se trouve pas seulement dans les textes, mais aussi dans la cuisine, le tai-chi, les arts martiaux et les pratiques respiratoires, ou dans le jeu de go...

La Chine profite des deux. Ainsi, Mao recommandait de « marcher sur ses deux jambes » : l'une occidentale, l'autre chinoise. Les Chinois modélisent comme nous, mais savent aussi faire mûrir silencieusement. Aussi, sans acculturation, l'échec en Chine est prévisible pour un étranger.

Notamment, à la frontalité européenne, on peut opposer l'obliquité chinoise. Souvenons-nous de la formule du

Sunzi : « La rencontre s'obtient de face, mais la victoire s'obtient de biais ». Les Chinois savent tirer parti de la situation et développer une stratégie indirecte : quand leurs dirigeants viennent en France, ils commencent par Toulouse, montrent un vif intérêt pour nos avions, puis arrivent en rois à Paris...

CMA - L'Europe peut-elle à son tour s'adapter à la culture chinoise ?

FJ - Le problème, pour les Européens, c'est que notre culture s'apprend beaucoup plus facilement que la culture chinoise, car elle est conceptuelle et théorique, donc aussi ouverte directement à tous et démocratique. Tandis que la culture chinoise passe beaucoup plus par l'implicite, le non-dit, la transmission de maître à disciple. Comment apprendre ce qui ne se dit pas ? Il existe donc une dissymétrie fondamentale. Il faudrait passer vingt ans en Chine...

CMA - La Chine est un très grand pays, n'existe-t-il pas des points de friction, de dissensions ?

FJ - Tout d'abord, la langue est un grand vecteur de cohésion. Mais n'oublions pas que la culture est un rapport de forces : certaines cohérences prévalent, tandis que d'autres sont enfouies. Il n'y a donc pas de culture homogène. Comment s'étonner que celle de la Chine soit diverse ?

La Chine s'est construite sur un rapport intérieur/extérieur (*nei/wai*). Je ne suis pas sûr que l'effort de rencontre que peut faire un Européen à l'égard des Chinois trouve toujours son équivalent en Chine ; et sans doute les Chinois profitent-ils aussi de cette dissymétrie. Mais évitons, encore une fois, de généraliser.

CMA - En terme d'environnement, on entend beaucoup parler de la Chine qui pollue mais on voit aussi apparaître des « Ecolopolis » chinoises. A terme, les Chinois ne seraient-ils pas en mesure de nous faire la leçon en la matière ?

FJ - En effet, les Chinois polluent et ils en sont conscients. Mais ils cherchent aussi à économiser les ressources, et leur tradition est de respecter la nature. Il est recommandé au Prince, depuis l'Antiquité, de ne pas gaspiller les richesses. Si les Chinois n'ont pas pensé l'éternité, ils ont pensé la durée. Cela dit, il y a bien contradiction aujourd'hui : les Chinois sont fiers de polluer, pour montrer que leur industrie s'est développée, en même temps qu'ils sont en train de se rendre compte du désastre ; et je crois qu'ils sauront aussi innover dans ce domaine pour parvenir à plus de régulation.

La régulation est bien la question la plus importante aujourd'hui, en Chine, face à la brutalité des secousses de l'histoire et des développements en cours. Que font les dirigeants chinois aujourd'hui si ce n'est essayer, ici et là, de réguler : d'éteindre les incendies qui risquent ici et là de s'enflammer. Je ne crois pas qu'ils soient si soucieux de planifier, mais ils tentent d'éteindre les incendies. Les déséquilibres et les tensions, en effet, vont croissants. Mais je ne suis pas sûr, pour autant, que le « collapse » annoncé périodiquement par les Anglo-saxons soit pour demain, car les Chinois ont une longue expérience de ces régulations – et leur transformation silencieuse commence de nous réveiller. ■

Interview réalisée par
Luc BRETONES, Vianney MEUNIER et Eric VANDEWALLE